

donc jamais étudié la différence qu'il y a entre un verre d'eau au sucre en poudre et un verre d'eau au sucre en morceaux ? Elle est immense, monsieur.

— Ma foi ! quant à moi... insista Chénier.

— Docteur ! s'écria Grimod, docteur ! mais dites donc à ce malheureux poète que le sucre contient trois substances dont les principes sont : le sucre, la gomme et l'amidon, et que, dans la collision qui s'exerce par l'écrasement, une partie des portions sucrées passent à l'état d'amidon ou de gomme, c'est le secret de la nature, et ôtent ainsi au sucre la moitié de sa saveur. Laquais, mon ami, versez une autre tasse de café à monsieur de Chénier. Et maintenant, monsieur, un petit verre d'eau-de-vie pour porter à son dernier degré l'exaltation palatale... Et passons au salon.

On se leva et l'on suivit Grimod de la Reynière devenu le véritable amphitryon.

Danton et Marat passèrent les derniers.

— Vous n'avez pas dit un seul mot pendant tout le dîner, dit Danton ; l'avez-vous trouvé mauvais ?

— Je l'ai trouvé trop bon, au contraire.

— Et cela vous a attristé ?

— Cela m'a fait réfléchir.

— A quoi ?

— A une chose : c'est que ce Grimod de la Reynière, ce fermier général, a dévoré à lui seul, depuis qu'il est au monde, la substance qui eût nourri dix mille familles.

— Vous voyez qu'il n'en est pas plus triste.

— Oui, certes, Dieu les a frappés d'aveuglement ; mais un jour viendra où tous ces vampires devront compter avec le peuple, et, ce jour-là...

— Eh bien, ce jour-là ?

— Ce jour-là, je crois que l'invention de notre ami Guillotin sera appréciée à sa valeur. Adieu, monsieur Danton.

— Comment, vous nous quittez ?

— Que voulez-vous que je fasse, inhabile comme je suis à apprécier les aphorismes de votre fermier général ?

— Je veux que vous restiez pour venir avec moi au club.

— Quand cela ?

— Ce soir.

— Et à quel club ?

— Au club Social, pardieu ! Je n'en connais pas d'autres.

— Quand j'aurai été où vous m'aurez conduit, viendrez-vous où je vous conduirai, moi ?

— Avec grand plaisir.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

— Bien, je reste.

Et Danton et Marat entrèrent dans le salon, où Grimod de la Reynière continuait, avec un succès croissant, à développer ses théories de la salle à manger.

VI.

LE CLUB SOCIAL.

En effet, une heure après cette convention faite entre les deux nouveaux amis, David étant rentré chez lui, Camille Desmoulin étant allé faire sa cour à une jeune fille nommée Lucile Duplessis, qu'il aimait, dont il était aimé, et qu'il devait épouser deux ans après ; Talma et Chénier étant allés à la Comédie-Française, pour y parler un peu de ce fameux Charles IX, dont il leur avait été si peu permis de parler en dinant ; Grimod de la Reynière étant allé digérer à l'Opéra, selon son habitude ; Guillotin ayant rendez-vous avec messieurs les électeurs ; Danton et Marat sortirent à leur tour de la rue du Paon, pour recommencer, en se rendant au Palais-Royal, le même chemin qu'ils avaient fait déjà, le matin, pour en venir.

Mais si animé que fût le Palais-Royal pendant le jour, le Palais-Royal à la lumière était bien autre chose encore : tous les marchands de bijoux, d'argenterie, de cristaux ; toutes les marchandes de modes, tous les tailleurs, tous les coiffeurs, l'épée au côté, s'étaient emparés de ces boutiques neuves auxquelles le procès scandaleux de leur propriétaire avait servi de prospectus. A l'un de ses angles bruissait le théâtre des Variétés, où l'acteur Bordier attirait tout Paris dans ses arlequinades ; à un autre rugissait le 113, la terrible maison de jeu sur laquelle monsieur Andrieux venait de faire ce quatrain philosophique :

Il est trois portes à cet antre :
L'espoir, l'infamie et la mort ;
C'est par la première qu'on entre,
C'est par les deux autres qu'on sort !

En face du 113, et du côté opposé, était le café de Foy, rendez-vous de tous les motion-

naires ; enfin, au centre de ce triangle, s'élevait ce fameux cirque dont nous avons déjà parlé et qui renfermait le cabinet de lecture de Girardin, le théâtre de saltimbanques et le club Social, transformé pour ce soir-là en club américain.

Dès leur sortie de la rue du Paon, rue qui à cette époque comme aujourd'hui était assez retirée, Danton et Marat remarquèrent dans les rues ces signes d'agitation qui annoncent l'approche de quelque crise. En effet, le bruit de la démission de Brienne et le rappel de monsieur Necker commençaient à se répandre, et la population, toute émue, commençait à sortir des maisons pour faire groupe dans les rues, sur les places et dans les carrefours. Partout on entendait prononcer les noms des deux antagonistes : celui de Brienne avec la satisfaction de la haine triomphante, celui de Necker avec l'accent de la reconnaissance et de la joie. Au milieu de tout cela, de grandes louanges étaient données au roi, car en 1788, la plume à la main ou la parole à la bouche, tout le monde se disait encore monarchiste.

Marat et Danton traversèrent ces groupes sans s'y mêler ; sur le pont Neuf, ils étaient si nombreux que les voitures étaient obligées de marcher au pas. Ce qui donnait, du reste, à tous ces groupes un caractère presque menaçant parfois, c'est que la nouvelle répandue dans la journée était encore douteuse, et que l'espoir conçu un instant, s'il était déçu, devenait une flamme éphémère, mais ayant cependant duré assez longtemps pour faire bouillonner les passions.

En approchant du Palais-Royal, c'était bien pis encore : on croyait approcher d'une ruche. D'abord, les appartements du duc d'Orléans étaient ardemment illuminés, et les ombres nombreuses que l'on voyait se mouvoir à travers les rideaux de gaze dans l'encadrement lumineux des fenêtres indiquaient qu'il y avait ce soir-là nombreuse réception chez Son Altesse ; en outre, le peuple stationnait sur la place comme dans les autres rues, et l'éternel va-et-vient de la foule, s'engorgeant dans le Palais-Royal ou sortant de ce même palais, donnait à la multitude ce mouvement de flux et de reflux qu'ont les vagues au bord de la mer.

C'était deux forts nageurs dans cette espèce d'océan, que Marat et Danton ; aussi eurent-ils bientôt traversé la cour des Fontaines et abordé le Palais-Royal par le côté opposé à celui qui

leur avait donné passage le matin, c'est-à-dire par la rue de Valois.

Arrivés à l'extrémité de la double galerie nommée, comme nous l'avons dit, à cette époque, le camp des Tartares, Danton, malgré la répugnance visible de son compagnon, s'arrêta un instant. En effet, c'était un étrange spectacle, dont nous autres hommes du commencement de ce siècle avons vu la fin, que celui de ces femmes enluminées, chargées de plumes et de bijoux, appelant quiconque passait, ou le poursuivant de propos railleurs, quelques-unes marchant côte-à-côte, pareilles à des amies, d'autres se rencontrant et échangeant, comme l'étincelle qui sort du choc du caillou, une injure des halles qui faisait toujours tressaillir les auditeurs, lesquels ne pouvaient s'habituer à entendre sortir ce déluge de mots grossiers de la bouche de ces belles créatures qui n'avaient, dans la tournure et dans la mise, d'autre différence avec les grandes dames du temps que de porter des bijoux faux.

Marat entraîna Danton ; mais à peine furent-ils engagés sous la galerie de pierre, que ce fut autre chose. Les livres obscènes étaient alors dans toute leur vogue ; des hommes qu'on reconnaissait à leurs manteaux, car ces hommes portaient des manteaux, quoique l'on fût en plein mois d'août, comme nous l'avons dit, offraient ces livres aux passans. C'était auquel de ces hommes tirerait soit Marat, soit Danton, par le pan de l'habit : Monsieur, voulez-vous le *Libertin de qualité*, par monsieur le comte de Mirabeau ? Charmant roman ! Monsieur, voulez-vous *Félicia*, par monsieur de Nerciat ? Monsieur, voulez-vous le *Compère Mathieu*, par l'abbé Dulaurens ? C'était ce que l'on appelait, à cette époque, vendre des livres sous le manteau.

Pour se débarrasser de ces courtiers d'infamie, pour lesquels, il faut l'avouer, Danton ne ressentait pas autant de répugnance que Marat, sévère admirateur de Jean-Jacques, tous deux s'élançèrent dans le jardin, puis arrivèrent à la pente par laquelle on descendait dans le cirque ; là, on n'avait plus qu'à se laisser aller, et, pourvu que l'on fût possesseur d'une carte, rien n'empêchait plus que l'on ne fût admis au nombre des élus.

Danton en avait deux.

Il ne fut donc fait à la porte aucune difficulté.

Au contraire, Danton et Marat furent salués

gracieusement par les commissaires, gens qui savaient vivre, et tous deux entrèrent dans la salle.

Le coup d'œil en était fort éblouissant.

Deux mille bougies peut-être éclairaient l'aristocratique assemblée.

Les drapeaux de l'Amérique, enlacés aux drapeaux de la France, ombrageaient de leurs plis des cartouches où étaient écrits les noms des victoires remportées par les armées unies ; trois bustes couronnés de lauriers attiraient les yeux au fond de la salle.

Ces bustes étaient, aux deux angles ; ceux de Lafayette et de Franklin ; au milieu était celui de Washington.

Théodore Lameth, l'aîné des deux frères de ce nom, tenait le fauteuil du président.

Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, remplissait l'office de secrétaire.

Les tribunes et les galeries étaient pleines de femmes protectrices de l'indépendance américaine.

On y remarquait madame de Genlis, vêtue d'une polonaise de taffetas rayé et coiffée à l'*insurgente*.

La marquise de Villette, la belle et bonne protégée de Voltaire, vêtue d'une circassienne garnie de blonde rehaussée d'un ruban tigré, et coiffée d'un bonnet orné d'une barrière.

Thérèse Cabarrus, qui fut depuis madame Tallien, et qui alors n'était encore que la marquise de Fontenay ; toujours belle, ce jour-là, plus belle encore que d'habitude, sous une thérèse en voile de gaze noire à travers laquelle, comme deux étoiles dans la nuit, étincelaient ses yeux espagnols.

La marquise de Beauharnais, Joséphine Tascher de la Pagerie, adorable créole pleine d'indolence, animée, en ce moment, par une prédiction de mademoiselle Lenormand, la sorcière du faubourg Saint-Germain, qui lui avait annoncé, dit-on, qu'elle serait un jour reine de France.

La fameuse Olympe de Gouges, née à Montpellier d'une mère revendeuse à la toilette, mais d'un père à la tête couronnée, Léonard Bourdon dit « d'un bandeau royal, » Olympe de Gouges dit « d'une simple branche de laurier. » Etrange femme de lettres, riche de deux cent mille livres de rentes, qui ne savait ni lire ni écrire, et qui dictait à ses secrétaires des pièces et des romans qu'elle ne pouvait pas même relire.

Son entrée, qui avait coïncidé avec celle de Danton et de Marat, avait été saluée d'une triple salve d'applaudissements ; elle venait justement de faire jouer au Théâtre-Français, après cinq ans d'attente, de démarches et de cadeaux, sa pièce de *l'Esclavage des noirs*, qui était à peu près tombée ; mais la pièce tombée n'empêchait pas l'auteur d'être applaudi, sinon pour le talent, du moins pour l'intention.

Il faudrait citer tout ce qu'il y avait de jolies femmes, de femmes riches ou de femmes illustres à Paris, si l'on voulait passer en revue les tribunes et les galeries du club Social, converti, comme nous l'avons dit, pour ce soir-là, en club américain.

Au milieu d'elles, tiré par l'une, arraché par l'autre, sollicité par une troisième qui, de loin, étendait vers lui sa jolie main, papillonnait le héros du jour, le marquis de Lafayette.

C'était alors un beau et élégant jeune homme de trente et un ans, patricien, possesseur d'une immense fortune, allié par sa femme, la fille du duc d'Ayen, qu'il avait épousée il y avait déjà quinze ans, aux plus grandes maisons de France ; à vingt ans, poussé hors de France par ce souffle de liberté qui passait sur le monde sans savoir encore où se fixer, il avait armé secrètement deux vaisseaux, les avait chargés d'armes et de munitions, et était arrivé à Boston comme, cinquante ans plus tard, Byron devait arriver à Missolonghi ; mais, plus heureux que l'illustre poète, il devait voir l'affranchissement du peuple qu'il était venu secourir, et si Washington s'était réservé le titre de père de la liberté américaine, il avait du moins permis que Lafayette prit celui de son parrain.

L'enthousiasme qu'avait inspiré Lafayette revenu en France était plus grand peut-être que celui qu'il avait laissé en Amérique ; la mode l'avait adopté, la reine lui avait souri, Franklin l'avait fait citoyen, Louis XVI le fit général. Cette popularité était douce, et cet habit de général allait bien à un jeune homme de trente et un ans. Sa vanité le lui avait dit, et en supposant que la vanité qui a une fois parlé puisse se taire, les femmes le lui répétaient si souvent, qu'il était bien forcé de s'en souvenir.

Celui qui partageait avec Lafayette les honneurs de la soirée était le comte d'Estaing. Vaincu dans les Indes, où il avait été fait deux fois prisonnier, il avait pris sa revanche en Amérique. Là, après avoir livré un combat indécis à Howe, après avoir échoué dans une at-

taque sur Sainte-Lucie, il avait battu complètement le commodore Byron.

Tout au contraire de Lafayette, le comte Hector d'Estaing était un vieillard ; aussi l'enthousiasme se partageait-il entre lui et son jeune rival, et, comme d'un accord unanime, les femmes avaient réclamé Lafayette, les hommes avaient recueilli d'Estaing.

Les autres assistants, moins connus peut-être à cette époque, devaient cependant atteindre chacun à un certain degré de célébrité.

C'étaient :

L'abbé Grégoire, qui voyageait alors en professant la philosophie ; il n'avait rien écrit encore sur l'esclavage, mais il s'occupait déjà de cette question, qui d'ailleurs l'occupait toute sa vie.

Clavière, un des plus ardents négrophiles de l'époque.

L'abbé Raynal, qui revenait de l'exil où l'avait envoyé son *Histoire philosophique des Deux-Indes*.

Condorcet, qui allait recommencer une vie nouvelle, la troisième ; qui, après avoir été mathématicien avec d'Alembert, critique avec Voltaire, allait devenir homme politique avec Vergniaud et Barbaroux ; Condorcet, penseur éternel, dans le cabinet comme dans le salon, dans la solitude comme dans la foule ; plus spécial en toute chose que les hommes les plus spéciaux ; inaccessible à la distraction, quelque part qu'il se trouvât ; parlant peu, écoutant tout, profitant de tout, et n'ayant jamais rien oublié de ce qu'il avait appris ou entendu.

Brissot, qui arrivait d'Amérique, fanatique de liberté, enthousiaste de Lafayette ; Brissot, le futur rédacteur de l'*Adresse aux puissances étrangères*, et qu'attendait le fatal honneur de donner son nom à un parti.

Roucher, qui venait de publier son poème des *Mois*, et qui était occupé de traduire la *Richesse des nations*, de Smith.

Enfin Malouet, qui venait de publier son fameux *Mémoire sur l'esclavage des nègres*, et qui, au moment où entraient Marat et Danton, montait à la tribune, et attendait, pour commencer son discours, que fût calmé l'effet produit par l'arrivée d'Olympe de Gouges.

Malouet succédait à Clavière, qui avait parlé sur l'esclavage, mais en généralisant la question, et qui était descendu de la tribune en annonçant que son ami allait parler à son tour, et que, plus instruit que lui sur la matière, il cite-

rait des faits dont frissonnerait toute l'assemblée.

L'assemblée éprouvait ce besoin d'émotions qui se répand chez les peuples à certaines époques de leur existence, et, par conséquent, ne demandait pas mieux que de frissonner.

D'ailleurs il y avait, nous l'avons déjà dit, beaucoup de jolies femmes dans la salle, et les jolies femmes font un si charmant mouvement d'épaules quand elles frissonnent, que ce serait bien maladroit à une jolie femme de ne pas frissonner toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion.

Le silence se rétablit donc plus vite qu'on n'eût dû l'espérer. Peu à peu les regards se détournèrent d'Olympe de Gouges, et, après avoir flotté encore un instant, ceux des hommes, de madame de Beaumarchais à Thérèse Cabarrus ; ceux des femmes, de Brissot à Lafayette, ils finirent par se fixer sur la tribune où attendait l'orateur, la main prête au geste et la bouche disposée à la parole.

Puis enfin, quand le silence fut complet, quand l'attention fut entière,

— « Messieurs, dit Malouet, j'entreprends une tâche difficile : celle de vous retracer les malheurs d'une race qui semble maudite, et qui cependant n'a rien fait pour mériter cette malédiction. Heureusement, la cause que je plaide en faveur de l'humanité est celle des âmes sensibles, et la sympathie me viendra en aide, là où le talent me manquera.

» Vous est-il jamais arrivé, messieurs, quand vous avez, à la fin d'un dîner délicat, rapproché l'un de l'autre, comme complément indispensable de ce dîner, ces deux substances qui se complètent l'une par l'autre : le sucre et le café ; quand, longtemps avant de le prendre, nonchamment étendus sur des fauteuils aux coussins moelleux, vous avez voluptueusement respiré son délicieux arôme ; quand longtemps vous l'avez savouré et que vos lèvres ont pour ainsi dire aspiré goutte à goutte la vivifiante liqueur, vous est-il jamais arrivé de penser que ce sucre et ce café dont vous veniez de faire vos délices, avaient coûté la vie à plusieurs millions d'hommes ?

» Vous devinez de qui je veux parler, n'est-ce pas ? Je veux parler de ces malheureux enfants de l'Afrique qu'on est convenu de sacrifier aux caprices voluptueux des Européens, que l'on traite comme des bêtes de somme, et qui cependant sont nos frères devant la nature et devant Dieu. »

Un murmure d'approbation encouragea l'ora-

teur. Tous ces hommes élégants, poudrés, musqués, ambrés; toutes ces femmes charmantes, couvertes de dentelles, de plumes et de diamants, — adhérèrent par un gracieux mouvement de tête à l'opinion du préopinant, et reconnurent qu'ils étaient les frères et les sœurs des nègres du Congo et des négresses du Sénégal.

— « Et maintenant, cœurs compatissants, continua Malouet avec cette phraséologie sentimentale particulière à l'époque, et qui procédait surtout par invocation, souvenez-vous bien que ce que je vais vous dire n'est point un roman ébauché dans l'espoir d'amuser vos loisirs : c'est une histoire véritable des traitements dont, depuis deux siècles, vos semblables sont accablés : c'est le cri de l'humanité gémissante et persécutée qui ose s'élever jusqu'à vous, et dénoncer à toutes les nations du monde les cruautés dont ces malheureux sont victimes ; ce sont enfin les nègres de l'Afrique et de l'Amérique qui invoquent l'appui de leurs défenseurs, pour que ces défenseurs en appellent pour eux au jugement des souverains de l'Europe, et demandent justice des souffrances atroces dont on les accable en leur nom. Seriez-vous sourds à leurs prières? Non! la voix des hommes s'élèvera forte et sévère, la voix des femmes se fera entendre douce et suppliante, et les rois, que Dieu a faits ses représentants sur la terre, reconnaîtront que c'est offenser Dieu lui-même que de livrer ainsi aux plus vils traitements — des créatures faites comme nous à son image. »

Ici les murmures d'approbation firent place aux applaudissements.

Néanmoins, il était évident que l'on trouvait le préambule suffisant, et qu'une aspiration générale, quoique muette encore, attirait l'orateur vers son sujet.

« Sans doute vous savez ce que c'est que la traite ; mais savez-vous comment se fait la traite? Non, vous ne le savez pas, ou du moins vous n'avez jeté qu'un regard superficiel sur cette opération étrange dans laquelle une race a trafiqué d'une autre race, où les hommes se sont faits vendeurs d'hommes.

« Quand un capitaine négrier veut faire la traite, il s'approche avec un bâtiment des côtes d'Afrique, et fait prévenir quelqu'un de ces petits souverains qui bordent la côte qu'il est là avec des marchandises d'Europe, et qu'il voudrait échanger ces marchandises contre un chargement de deux ou trois cents nègres ; puis il envoie un échantillon de ses marchandises au

souverain avec lequel il veut traiter, fait accompagner ces échantillons d'un présent d'eau-de-vie, et attend.

« Eau-de-vie, eau de feu ! comme disent les malheureux nègres, fatale découverte qui nous vient des Arabes, avec cet art de la distillation que nous avons reçu d'eux, et qu'ils avaient inventé pour extraire le parfum des fleurs, et surtout de la rose, tant célébrée dans les écrits de leurs poètes ! pourquoi es-tu devenue une arme si formidable aux mains d'hommes cruels, qu'il faille te maudire, toi, qui as plus dompté et surtout détruit plus de nations que ces armes à feu inconnues aux hommes du Nouveau-Monde, et qu'ils prenaient pour un tonnerre aux mains de nouveaux Dieux ? »

Comme on le voit, Malouet venait de se lancer dans le plus haut lyrisme. Il fut récompensé de sa hardiesse par trois salves d'applaudissements.

— « Nous disons, » reprit-il, « que le capitaine négrier attend. Hélas ! il n'attend pas longtemps ! L'obscurité venue, il peut voir l'incendie courir de village en village ; dans le silence nocturne, il peut entendre les plaintes des mères à qui on arrache leurs fils, des enfants à qui on arrache leur père, et, au milieu de tout cela, les cris de ceux qui aiment mieux mourir tout de suite, que d'aller traîner une vie languissante, loin du toit de la famille, loin du ciel de la patrie.

« Le lendemain, on raconte à bord que le roi nègre avait été repoussé ; que ceux qu'on voulait enlever ont combattu avec l'acharnement du désespoir, qu'une nouvelle attaque est organisée pour la nuit prochaine, et que la livraison de la marchandise ne peut être faite que le lendemain.

« La nuit venue, le combat, l'incendie et les plaintes recommencent ; le carnage dure toute la nuit, et le matin, on apprend qu'il faudra encore attendre jusqu'au lendemain, si l'on veut avoir la cargaison demandée.

« Mais cette nuit on l'aura certainement, car le roi repoussé a ordonné à ses soldats de prendre les esclaves promis dans ses propres Etats ; il fera entourer deux ou trois de ses villages à lui, et, fidèle à sa parole donnée, il livrera ses sujets ne pouvant livrer ses ennemis.

« Enfin, le troisième jour on voit arriver quatre cents nègres enchaînés, suivis des mères, des femmes, des filles et des sœurs, si l'on n'a besoin que d'hommes, — car, si l'on a besoin de femmes, les femmes, les filles et les sœurs sont enchaînées avec les frères, les pères et les maris.

« Alors on s'informe, et l'on apprend que, pendant ces deux nuits, quatre mille hommes ont péri pour que le roi spéculateur arrivât à en livrer quatre cents.

« Et ne croyez pas que j'exagère : je raconte, je raconte ce qui est arrivé : le capitaine du bâtiment était le capitaine du *New-York* ; le roi qui a vendu ses propres sujets était le roi de Barsily.

« O magistrats ! ô souverains de l'Europe ! vous qui dormez tranquillement dans vos palais tandis qu'on égorge vos semblables, vous ignorez toutes ces atrocités, n'est-ce pas ? C'est cependant en votre nom qu'elles sont commises. Eh bien ! que les cris de ces malheureux traversent les mers et vous réveillent !

« Maintenant, continua l'orateur, jetons les yeux sur cette côte aride et qui cependant est celle de la patrie ; voyons-y les malheureux nègres couchés et exposés nus aux regards et à l'investigation des facteurs européens.

« Quand les chirurgiens ont attentivement examiné ceux des nègres qu'ils jugent sains, agiles, robustes et bien constitués, ils les approuvent comme bons, les reçoivent au nom du capitaine, ainsi que des chevaux et des bœufs, et, ainsi que des chevaux et des bœufs, ils les font marquer à l'épaule avec un fer rouge : cette marque, ce sont les lettres initiales du nom du vaisseau et du commandant qui les a achetés.

« Puis, au fur et à mesure qu'on les marque, on les enchaîne deux à deux, et on les conduit au fond du navire qui, pendant deux mois, doit leur servir de prison et souvent de tombeau.

« Souvent, pendant une traversée, tant leur horreur de l'esclavage est grande ! deux, quatre, six de ces malheureux conviennent de se jeter à la mer, exécutent leur dessein, et, comme ils sont liés, ils trouvent la mort dans les profondeurs de l'Océan.

« Dans la dernière traite que le capitaine Phillips a faite en Guinée, chez le roi de Juida, il a perdu ainsi douze nègres, noyés volontairement.

« Cependant, comme on les surveille de près, le plus grand nombre des esclaves arrivent ordinairement dans le vaisseau. Aussitôt les malheureux sont descendus à fond de cale. C'est là que cinq ou six cents malheureux sont entassés pêle-mêle dans un espace mesuré à la longueur de leur corps, ne voyant la lumière que par l'ouverture des écoutes, ne respirant nuit et jour qu'un air qui, d'insalubre, devient pestiféré par le séjour constant des exhalaisons humaines et

Ingénue. — Vol. D. No. 12.

des excréments qui y séjournent. Alors, du mélange de toutes ces exhalaisons putrides résulte une infection douloureuse qui corrompt le sang et cause une foule de maladies inflammatoires, lesquelles font périr le quart et quelquefois le tiers de tous les esclaves, dans le seul espace de deux mois ou deux mois et demi que dure ordinairement la traversée.

« O vous à qui je m'adresse, » s'écria l'orateur en étendant les mains comme pour adjurer l'univers tout entier, « Anglais, Français, Russes, Allemands, Américains, Espagnols que le destin vous ait mis, soit une couronne sur la tête, soit une bêche à la main, rentrez au fond de votre cœur, jetez un coup d'œil sur la situation où les facteurs européens vous plongent depuis si longtemps, songez qu'au moment même où je parle, les capitaines négriers exécutent toutes les horreurs que je viens de décrire, et que c'est au nom de l'Europe, et sous le régime de ses lois, que se commettent, sans remords, de semblables crimes !

« Aussi, Européens éclairés, ne croyez pas aux fables que ces hommes dénaturés vous débitent froidement en Europe pour cacher leurs forfaits ; gardez-vous d'ajouter foi à leurs calomnies, lorsqu'ils prétendent que les malheureux nègres sont des animaux privés de sentiments et de raison ; sachez au contraire qu'il n'en est pas un seul de ceux que vous arrachez à leur patrie qui n'ait quelque tendre attachement de cœur que vous ayez rompu, pas un enfant qui ne regrette douloureusement sa mère, point de femme qui ne pleure un époux, un père une sœur, une amie, — pas un homme qui ne devore, au fond de son cœur ulcéré, le désespoir des tendres liens que vous avez brisés par une séparation violente et cruelle ; oui, j'ose vous le dire avec franchise, il n'y a pas un de vos esclaves qui, dans la vérité de son cœur, ne vous regarde comme des bourreaux homicides qui massacrent, qui foulent aux pieds les sentiments les plus doux de la nature.

« Hommes cruels et implacables ! si vous saviez lire au fond de leurs âmes, si leurs justes plaintes n'étaient pas réduites au silence le plus rigoureux ou punies des plus terribles châtimens, — là, vous verriez un père expirant qui vous dirait « Tu m'as séparé d'un troupeau d'enfants encore jeunes, que mon travail nourrissait et qui vont périr de faim et de misère » ; plus loin, vous trouveriez une mère au désespoir, que vous avez arrachée des bras d'un époux où